

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

*(Troisième série)*¹

D'accord avec M. Henri Vandeputte, la Nouvelle Revue Française a cru devoir supprimer de cette série de lettres, ainsi qu'elle avait fait des séries précédentes, tous les passages concernant la vie privée ou la personne des écrivains contemporains dont parle Philippe² ; elle a laissé les jugements ayant trait à des œuvres ou à la vie publique.

N. D. L. R.

XXXIV

18 décembre 1897

.
J'ai reçu ce matin un portrait de mon père à 39 ans, alors qu'il était plus fort et plus vivant qu'aujourd'hui ; je revois bien ce moment de son

¹ V. Les N^{os} du 1^{er} Novembre et du 1^{er} Décembre 1910.

² A de rares exceptions près, où les jugements portés éclairaient extraordinairement le caractère de Philippe, mais où les noms propres, qui du reste importaient peu, ont été remplacés par des initiales de fantaisie.

existence, quand ses cheveux n'étaient pas gris ni ses épaules pesantes. Je voudrais que tu le visses. J'ai aussi un portrait de maman où elle a ses bons sourires et ses bons yeux brillants de vieille maman, et je l'aime. Quand tu viendras, je te montrerai ces choses, et je voudrais bien que tu comprennes leur vie de maintenant où ils se rendent heureux parce que ma sœur et moi nous sommes casés, et parce que leur petite bourse leur permettrait de vivre sans trop rien faire. Mon père travaille encore parce qu'il en a pris l'habitude, mais il cause souvent avec les voisines, il les fait rire, il est très drôle, il s'amuse comme un enfant avec les petits du cordonnier d'en face, il leur chante des chansons, il leur fait des niches, et c'est délicieux ! Maman, le soir, prend son bonnet gaufré qui a un ruban noir et coud auprès de la fenêtre, regarde dans la rue, cause, pense à nous, s'émeut, plisse ses lèvres de bonne femme attendrie. Il faudra que tu viennes là un jour. Tu verras mon père faire les sabots, et je t'affirme que c'est intéressant et gentil ; tu verras maman coudre tranquillement. Devant chez nous il y a une brouette, — ne ris pas, elle est très belle ! — C'est là que nous nous asseyons chaque soir ; nous nous y asseoirons, nous regarderons une girouette et des cheminées que j'aime, de vieilles maisons coiffées de travers ; les jeunes filles de mon quartier, et elles sont nombreuses et jolies,

remonteront de leur travail et tu verras qu'elles ont l'air simples et douces et que leur âme ressemble aux belles romances.

.

XXXV

11 janvier 1898

Mon ami bien aimé, tu as dû t'étonner de ce que je ne t'écrivais pas. Il y a eu beaucoup de motifs : d'abord tous mes chagrins aux environs du jour de l'an où j'étais seul comme un abandonné ; puis j'ai été malade. Cette glande qui m'avait fait souffrir en septembre dernier est revenue, s'est mise à suppurer, m'a fait souffrir, j'ai dû voir un médecin qui m'a fait mettre un emplâtre, et boire de l'iodure de potassium. Oh ! cet iodure de potassium qui me rend idiot ! Je ne peux plus penser, j'ai mal aux reins, je dors, le nez me pisse, les yeux me pleurent, j'ai dans la bouche un goût de cuivre. C'est à crever. Je ne sais pas comment je t'écris.

La visite de X... a été plus terrible encore que tous les iodures du monde. Quelle idée a eue A. de m'envoyer ce crétin ? Fâche-le sérieusement de ma part. Je ne veux plus revoir cet individu. J'avais l'intention de te raconter des choses drôles de sa naïveté qui est de la niaiserie, de te citer de ses mots délicieux d'imbécile. J'en